

taut de lui faire oublier tout par les soins dévoués de sa tendresse. En effet, Pluchard montrait pour sa femme un empressement presque naïf, il la choyait avec assiduité, il l'accablait de ses attentions, il la fatiguait de ses prévenances.

Pour s'éloigner d'elle le moins possible, il voulut se mettre au courant du bureau de poste, lui si ennemi de tout travail. Cornélie, que la monotonie de cette occupation ennuyait depuis long-temps, ne fut pas fâchée de se laisser aider afin d'avoir plus tôt fait; puis, peu à peu, les rôles changèrent et Pluchard finit par faire tout pour ne pas fatiguer sa femme. L'imprudent ne sentait pas que du rang de mari il descendait à celui de commis. Cornélie, elle, s'aperçut bien vite que, grâce à ce concours nouveau, elle pouvait désormais se dispenser d'aucun travail et, tout en conservant sa position officielle, s'affranchir des obligations multipliées qu'elle lui imposait. Dès lors, elle continua de régner, mais ne gouverna plus; on vit le vieux Pluchard remplir exactement tous les devoirs attachés aux fonctions de sa femme. Ce fut lui qui se releva la nuit pour recevoir les courriers et donner les dépêches, lui qui prépara les distributions pour les facteurs, lui qui fit les paquets, qui tint les écritures et la comptabilité, tandis que Cornélie resta oisive dans son salon, se contentant d'écrire son nom sur les papiers que son mari lui présentait à signer. Elle donnait ses ordres, grondait même au besoin, mais ne mettait plus la main à l'œuvre que dans les cas de nécessité absolue.

Pluchard, loin de comprendre le tort qu'il se faisait en agissant ainsi, s'imaginait mieux captiver les bonnes grâces de sa femme, acquérir de nouveaux droits à sa tendresse. Il devenait au contraire chaque jour pour elle un objet plus indifférent et perdait à ses yeux toute dignité à force de complaisance. Pourquoi aussi avait-il entrepris une tâche au-dessus des forces de bien des hommes mieux doués que lui sous tous les rapports?

Être le mari d'une reine qui règne pour son compte, d'une femme de génie, ou d'une directrice de poste, sont trois positions fort délicates que les plus habiles ne savent pas toujours remplir. Il faut pour cela réunir les plus rares qualités ou briller d'une nullité absolue. Pluchard était malheureusement un homme comme un autre; son caractère n'avait ni assez d'élévation ni assez de bassesse pour un pareil emploi.

Suffisante pour faire face aux nécessités d'une position ordinaire, son intelligence ne possédait point les mérites indispensables pour soutenir dignement la situation dans laquelle il avait eu la témérité de se placer. Ce qui lui arriva était écrit d'avance; au bout de six mois sa femme était éclairée sur la valeur de l'homme dont elle portait le nom. Elle le savait doux, complaisant, empressé; elle lui trouvait enfin toutes les qualités qui font un bon commis, aussi le traitait-elle en conséquence. Mais l'homme fort de cœur et puissant par la pensée, l'amant, hardi et dominateur, le héros des romans de son imagination, loin de s'évanouir en présence de la réalité un peu triviale de Pluchard, se présentait plus souvent que jamais à l'esprit inoccupé de Cornélie. Le brillant fantôme tant de fois évoqué se dressait séduisant, non pour la consoler, mais pour exciter en elle de dangereux désirs, pour la provoquer à de tentatives recherches, à d'imprudentes expériences.

Tel qu'il était alors, avec les défauts, les qualités, les antécédents que nous lui connaissons, Pluchard eût été un époux parfait pour une veuve. Toute comparaison avec le défunt, quel qu'il eût été d'ailleurs, n'aurait pu que tourner à son avantage, car c'était un homme excellent et facile à vivre. En épousant une fille d'un âge déjà mûr, cette chance favorable lui échappait complètement; il ne pouvait plus être mis en parallèle qu'avec les individualités imaginaires forgées par la fantaisie de Cornélie, et quel homme assez parfait pour soutenir la comparaison avec l'idéal rêvé par l'esprit d'une fille romanesque?

## VII.

L'inspecteur de la nouvelle résidence de Cornélie était de toute autre humeur que celui de la Corrèze. Homme déjà mûr et célibataire, il tranchait volontiers du Céladon. Très rigoureux toutefois dans les affaires de service, il ne risquait jamais ses hommages auprès d'une directrice qu'autant que celle-ci ne méritait aucun reproche administratif; sa galanterie était subordonnée à l'exécution des circulaires de la direction générale. Mme Pluchard étant notée comme un sujet hors ligne, avait tout naturellement droit à ses attentions. Elle y était peu sensible, mais, par égard pour le grade hiérarchique, elle supportait en silence cette cour inoffensive, et cette complaisance était encore un

de ces abaissements qui révoltaient la fierté de Cornélie. Pluchard ne tarda pas à s'apercevoir des prétentions de M. l'inspecteur; les maris ne sont aveugles que pour les amoureux redoutables, leur pénétration n'est jamais en défaut quand il s'agit d'un de ces amants ridicules qui n'ont aucune chance de succès. Mais Pluchard avait trop d'expérience en pareille matière et trop haute opinion de lui-même pour s'alarmer de si peu. Il parla gaiement à sa femme de ce qu'il avait remarqué; celle-ci lui avona en riant que les assiduités du fonctionnaire duraient depuis long-temps et qu'il n'eût dépendu que d'elle de devenir sa femme.

— Je te crois, ma bonne amie, lui dit Frédéric, et j'approuve ta conduite à son égard. Cet homme pourrait nuire à ton avancement; il faut le ménager, et, moi, pour le rendre plus circonspect, j'aurai soin de me montrer un peu soupçonneux à son égard. Va, Cornélie, ta vertu n'a rien à craindre avec moi; je saurai toujours te délivrer habilement de pareilles importunités.

A l'appui de ce texte, le pauvre mari raconta plusieurs anecdotes auxquelles il avait pris part autrefois, afin de montrer qu'il serait homme difficile à tromper, et que, si le Ciel ne lui eût pas donné une femme aussi vertueuse que Cornélie, il aurait su rendre impossible tout projet de trahison. Il y avait dans son discours une telle assurance que cela ressemblait à un défi. Cornélie l'écoutait avec un de ces sourires à deux fins qui pouvait signifier indifféremment, *Si je voulais bien!* ou: *Tu n'as rien à craindre.* Plus tard, quand elle réfléchit à cette conversation, elle s'avoua tout franc que son mari avait été ridicule, et, Pluchard, baissa encore de plusieurs crans dans l'estime de sa femme.

Ainsi Cornélie se voyait encore une fois attachée au sort d'un être qui lui était inférieur en tout. Elle avait accepté Pluchard parce que, sur sa réputation de dandy, elle espérait le trouver à la hauteur du mal qu'on disait de lui; elle pensait qu'un homme qui avait commis tant de folies éclatantes jetterait dans sa vie si monotone quelques éléments nouveaux. Hélas! Pluchard tournait au Prudhomme; il avait abdiqué tout son passé et il n'avait rien conservé du prestige qui s'attache toujours au renom d'un roué; sous le joug conjugal, le lion était devenu caniche.

Cette découverte fut pour Cornélie une dou-

loureuse déception; plus que jamais elle se révolta contre les trivialités qui l'avaient sans cesse accablée. Et comment se soustraire à leur pression? n'était-elle pas liée pour la vie? Ce n'était plus qu'en dehors du devoir qu'elle pourrait trouver à satisfaire ce besoin de passion, ces vagues désirs qui l'agitaient. Elle entraînait dans une nouvelle phase de misères morales et de périlleux ennuis; mais cette fois, obligée à moins de retenue, plus libre dans ses démarches à cause de son titre de dame, elle savait qu'une porte clandestine pouvait s'ouvrir pour lui donner accès dans le monde inconnu auquel elle aspirait. Si maintenant encore aucun objet déterminé ne l'occupait, elle ne se dissimulait plus que son cœur était disposé à s'occuper du premier objet qui s'offrirait à lui avec l'apparence des mérites qu'elle aurait voulu rencontrer dans son époux. Il ne fallait plus qu'une occasion pour plonger Cornélie dans toutes les péripéties d'une intrigue, et l'occasion de mal faire ne manque jamais de se présenter.

Au commencement de l'hiver qui suivit son mariage, Mme Pluchard éprouva un tel dégoût de sa vie intérieure que, pour s'y soustraire, elle demanda un congé d'un mois, et vint le passer à Paris auprès de la comtesse Lambert; le mari devait pendant ce temps-là faire l'*interim* du bureau. Comme Mme Lambert était logée trop à l'étroit pour la recevoir chez elle, Cornélie s'installa dans un hôtel voisin rue du Helder, mais elle passait presque toutes ses journées dans la compagnie de la comtesse, qui lui faisait de son mieux les honneurs de Paris.

En toutes choses, la réalité est toujours au-dessous des caprices de la pensée. Cornélie était déjà depuis plus de quinze jours à Paris; bien des merveilles matérielles avaient attiré ses regards, mais nulle de ces émotions dont elle était avide n'avait encore frappé son cœur. Mme Lambert recevait beaucoup de monde et allait partout; personne nulle part ne s'était occupé particulièrement de Cornélie; elle passait inaperçue malgré sa beauté, et nul homme n'avait paru la remarquer; elle avait été au bal de l'Opéra, cette terre classique des incidents inattendus, au dire des romanciers, et rien d'intéressant ne lui était arrivé; elle commençait à penser que les aventures ne viennent pas à celles qui les désirent, mais bien à celles qui les cherchent, et en cela elle touchait presque à la vérité, quand enfin une cir-

constances fortuite vint jeter un peu d'intérêt dans sa vie.

En allant à Versailles faire visite à une amie de pension, Cornélie se trouva dans un wagon de première classe en compagnie de trois jeunes gens qui paraissaient appartenir à la classe la plus élevée de la société parisienne, et bientôt leur conversation attira son attention.

— Je suis certain, disait l'un, que ce duel ridicule n'aurait point lieu, si Pluchard était ici. Il avait lancé ce petit jeune homme dans le monde, et il aurait eu assez d'autorité sur lui pour le faire revenir de son entêtement.

— Sans doute et je regrette aussi son absence, répondit le plus âgé des trois, mais je n'en suis pas moins dans la nécessité de donner tout à l'heure une leçon à ce pauvre enfant, puisqu'il m'a provoqué. Soyez tranquille, toutefois, je suis bien décidé à m'arranger de manière à ce qu'il ne résulte de tout ceci rien de fâcheux.

— Il y a des coups d'épée si malheureux, qu'on ne peut répondre de rien, reprit le premier, tandis que Pluchard...

— A propos, dit à son tour celui qui n'avait pas encore parlé; qu'est-il donc devenu, cet excellent Pluchard? voilà plus d'un an qu'il a disparu.

— Je l'ignore comme vous répondit celui qui devait se battre, et franchement je ne suis pas curieux de le savoir. Je n'ai jamais connu de garçon plus trivial au fond, malgré son luxe et ses extravagances. Ces fils de bourgeois normands ont beau faire; en vain ils viennent dépenser ici en quelques années tout ce qu'ils possèdent, ils restent toujours ce qu'ils sont, des sots.

— Allons donc! Saint-Girons, tu es bien sévère aujourd'hui pour ce pauvre Pluchard, reprit le premier; sans doute ce n'était pas un aigle, mais il avait de la rondeur, de l'entrain, et, s'il n'est pas mort, il fera un jour un mari modèle.

La conversation continuant sur le même sujet, Cornélie fut bientôt au courant de ce qu'on pensait de son mari dans le monde, et chose singulière, de ces trois jeunes gens, celui qui traita le plus mal l'infortuné Pluchard fut aussi celui pour lequel elle éprouva le plus de sympathie. Il est vrai que Saint-Girons possédait l'extérieur le mieux fait pour séduire. Toute sa personne était empreinte d'une beauté mâle et

d'un cachet exquis de distinction; un pareil homme avait presque le droit de se montrer impitoyable pour les prétentions exorbitantes de Frédéric. Mais ce qui attira peut-être plus encore sur lui la bienveillance de Cornélie fut l'expression attentive de son regard toutes les fois qu'il se dirigeait de son côté; ce regard était un hommage, et elle sentait que cet hommage était sincère.

Au retour, le hasard voulut que Cornélie rencontrât Saint-Girons dans la gare du chemin de fer; il la laissa choisir sa place, et monta aussitôt dans le même wagon. Quand Saint-Girons eut écarté les plis de son manteau, Cornélie remarqua que sa main était enveloppée.

— Vous êtes blessé, monsieur? dit-elle presque malgré elle.

— Oui, madame; vous avez pu entendre ce que je disais ce matin à mes deux témoins; j'ai tenu ma parole, et je me suis laissé blesser, afin de faire cesser un duel absurde. Je n'ai pas voulu m'exposer à priver une pauvre mère de son fils unique, et cette bonne action ne me coûte qu'une égratignure.

Une fois commencée, la conversation ne s'arrêta plus qu'en arrivant à Paris; Hélas! les chemins de fer marchent avec une rapidité désespérante! Un trajet de cinq lieues suffisait autrefois pour mettre deux personnes en mesure de se connaître parfaitement; il leur permettait d'épuiser tous ces sujets convenus d'entretien qui sont autant de pierres de touche pour les causeurs habiles. Aujourd'hui, que peut-on apprendre dans un rapide parcours de cinq lieues? Rien, tant qu'on n'aura pas imaginé une nouvelle manière de converser, comme on a inventé un nouveau mode de transport. Le langage humain n'est plus à la hauteur des progrès de l'industrie; cet état de choses appelle une réforme, et elle se fera.

Nos voyageurs cheminaient par la rive gauche, qui alors avait son embarcadère hors de Paris; il tombait une pluie abondante et glaciale; comme ils ne s'étaient point hâtés de descendre, il se trouva que la foule s'était emparée de toutes les voitures, et qu'il n'en restait plus qu'une seule lorsque Cornélie et son compagnon arrivèrent à la porte. Saint-Girons s'empressa d'y faire monter Cornélie, la salua respectueusement, et allait prendre congé d'elle quand celle-ci le retint:

— Vous paraissez souffrir de votre blessure, monsieur; il fait un temps affreux, je ne veux

pas que vous attendiez ici plus longtemps et peut-être en vain: partagez avec moi cette voiture.

— Puisque vous le permettez, madame, j'accepte, dit Saint-Girons, j'aurai l'honneur de vous reconduire.

— Non pas: votre conversation de ce matin m'a appris que vous demeurez près du Luxembourg; je vais beaucoup plus loin, je vous mettrai chez vous en passant. Vous m'obligerez de souscrire à cet arrangement. Si vous vouliez absolument m'accompagner, je prendrais votre insistance pour de la curiosité.

La réplique n'était pas possible; Saint-Girons monta dans la voiture; elle se dirigea aussitôt vers la ruelle de Tournon, s'arrêta à la porte désignée par Saint-Girons, et Cornélie se fit conduire ensuite rue du Helder.

## VIII.

Revenue chez elle, Cornélie rappela tristement dans son esprit les impressions de sa journée.

« Pourquoi, pensait-elle, mon mari ne ressemble-t-il point à M. de Saint-Girons? J'aurais été fière d'aimer cet homme si noble, si simple, si spirituel; avec lui la vie eût été un long enchantement...; si j'ai bien lu dans ses regards, lui aussi aurait été heureux de mon amour! je le rencontre, hélas! quand il est trop tard, et, s'il apprenait mon nom, je n'oserais paraître devant lui sans rougir de honte. Il juge celui que j'ai épousé comme je le juge moi-même!... Il suffirait de ce nom: *Madame Pluchard*, pour faire de moi un objet ridicule à ses yeux. Je ne dois plus le revoir sans doute; peut-être aura-t-il oublié demain les courts instants que nous avons passés ensemble, et moi je sens que ce souvenir remplira ma vie d'un éternel regret. J'ai vu l'homme que je m'étais créée, cet homme ne peut être à moi et j'appartiens à un autre que je ne puis aimer!... Allons! mes rêves n'étaient point insensés; l'existence que j'ambitionnais n'avait rien de chimérique; mon esprit ne sortait point des limites du possible... S'il ne m'est pas donné d'y entrer, j'ai vu au moins la terre promise. »

Elle fut interrompue par deux petits coups frappés à sa porte: c'était le domestique de l'hôtel.

— Madame, dit-il, le cocher qui vous a amenée m'a remis ce portefeuille qu'il vient de trouver. Il avait visité sa voiture avant de vous

prendre; il est certain qu'il doit appartenir à vous ou à la personne qui vous accompagnait.

Cet incident causa à Cornélie une telle surprise, qu'elle ne put rien répondre. Le domestique se retira après avoir posé le portefeuille sur la cheminée. Il contenait seulement des cartes de visites et trois billets de mille francs.

A cette vue Cornélie fut frappée de stupeur.

— Que va penser de moi M. de Saint-Girons quand il s'apercevra de cette perte? L'insistance que j'ai mise à ne pas lui faire connaître ma demeure lui inspirera des soupçons outrageants. Comment lui renvoyer ce portefeuille d'une manière sûre et sans me faire connaître? Je ne puis lui écrire sans signer, et je ne veux pas lui avouer que je porte ce malheureux nom de Pluchard?

Le moindre incident prend des proportions démesurées quand la disposition d'esprit des gens se prête à le grandir. Il n'en est pas moins presque toujours faux d'attribuer les grands effets aux petites causes. La cause n'est pas dans le fait apparent qui détermine l'action, mais dans le raisonnement bon ou mauvais, logique ou absurde, d'après lequel on agit. La cause de tout grand effet est donc toujours grande, car c'est une chose grande que la pensée; ce qui n'empêche pas l'occasion qui donne lieu à l'effet de se produire d'être souvent futile, mesquine, ridicule même. Un portefeuille perdu dans une voiture devait être pour Cornélie l'occasion d'une démarche féconde en conséquences, mais la cause de cette démarche remontait aux premières années de sa jeunesse; elle était le résultat de l'existence constamment comprimée de sa vie entière, des aspirations étouffées de son esprit, des désirs toujours inassouvis de son cœur.

Le monde s'étonne parfois de voir les événements pousser, retenir, ramener l'un vers l'autre des êtres qui n'auraient jamais dû se rencontrer, selon les probabilités ordinaires. Si le monde pouvait lire, comme fait Dieu, dans le for intérieur de ces gens-là, il verrait que leur volonté intime détermine presque toujours ce qui paraît le produit du hasard, et que ces êtres qui semblent liés bon gré mal gré l'un à l'autre se veulent impérieusement, lors même qu'ils ont l'air de se haïr. De là tous ces sophismes, ces mensonges, ces tromperies qu'on se fait à soi-même, quand on croit délibérer au sujet d'une chose qu'on veut, contrairement à toutes les règles d'une raison froide et bien ordonnée; de là ces

résolutions qui, tout en paraissant prises dans le but de l'éviter, amènent toujours le danger qu'on cherche et qu'on aime.

Après avoir longtemps réfléchi sur le meilleur moyen d'opérer la restitution du portefeuille, Cornélie adopta donc naturellement le plus périlleux de tous ; mais un secret et invincible désir de revoir, au moins une fois, celui dont l'aspect l'avait si profondément agitée, lui persuada que ce moyen était le plus convenable.

Le lendemain au matin, un commissionnaire portait, rue de Tournon, un petit billet non signé ainsi conçu :

« Monsieur, vous avez perdu hier un portefeuille. Venez aujourd'hui, à deux heures, aux Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau : il vous sera remis par la personne qui s'en trouve par hasard le dépositaire. »

Agitée, tremblante, la voix éteinte, le sang au cœur, Cornélie se rendit à l'heure dite au lieu indiqué, M. de Saint-Girons y était déjà. Il remercia légèrement Mme Pluchard de la restitution, indiquant ainsi à la fois qu'il ne pouvait avoir eu la pensée qu'elle profitât d'une pareille trouvaille et que cette perte était indifférente pour lui ; puis il appuya avec instance sur le plaisir qu'il avait à la revoir. La conversation s'établit entre eux facilement comme la veille ; elle se prolongea longtemps, s'étendit à tout, finit par deviner intime, comme il arrive toujours entre gens qui se plaisent.

En pareil cas, on commence par parler de l'objet qui motive la rencontre, puis on cause de choses et d'autres : plus l'attrait augmente, plus le cercle de l'entretien se rétrécit, et l'on parvient peu à peu à laisser de côté tous les sujets indifférents pour ne plus dire que de ces choses par lesquelles deux causeurs sympathiques aiment à se révéler eux-mêmes l'un à l'autre.

Dans cet échange de pensées et de sentiments, dans ce duel courtois de paroles aimables, tout l'avantage était du côté de Cornélie, puisqu'elle seule savait à qui elle parlait. Saint-Girons ne mettait aucune restriction dans ses récits et semblait prendre plaisir à se faire connaître afin d'obliger sa nouvelle amie à rompre elle-même l'incognito qu'elle avait annoncé dès la veille le dessein de garder. Tous ses efforts furent inutiles, elle avait résolu de ne pas sortir de sa réserve et veillait avec soin sur ses moindres paroles. Un homme du monde ne pouvait se méprendre sur une intention aussi formellement in-

diquée : aussi, dès qu'il eut reconnu qu'on était décidé à y persévérer, Saint-Girons cessa de chercher à rien deviner. Mais, puisque le masque ne voulait point tomber, il se regarda comme autorisé à user des privilèges qu'il permet et, sans enfreindre les règles du savoir-vivre le plus respectueux, sans rien dire qui pût offenser la jeune femme, il sut parler avec adresse de l'amour qu'elle lui inspirait. Ce langage si nouveau pour elle jeta Cornélie dans une sorte d'extase ; le ciel semble s'ouvrir à ces accents dont elle avait depuis si longtemps pressenti la mélodieuse harmonie ; toutes les douleurs mystérieuses de son passé, toutes les vulgaires réalités de sa vie présente, se représentèrent ensemble à son esprit. Elle fut comme suffoquée de souffrance, comme étourdie de bonheur ; d'abondantes larmes inondèrent son noble visage et elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur une chaise, au grand étonnement de Saint-Girons qui ne pouvait comprendre ni la nature ni la cause de cette émotion extraordinaire.

Dans toute autre partie du jardin, semblable scène à pareille heure aurait bien vite attiré l'attention des nombreux promeneurs ; sur la terrasse du bord de l'eau, elle passa inaperçue, et Cornélie put sans contrainte s'abandonner au trouble qui la dominait.

Comme Saint-Girons s'empressait auprès d'elle : — Oh ! laissez, dit-elle, laissez ! Ce sont les premiers pleurs que la douleur ne me fait pas verser.

En effet, le visage de Cornélie était radieux et des éclairs d'un bien-être ineffable s'échappaient de ses yeux noyés de larmes. Elle se leva bientôt, mais ses genoux tremblaient, elle fut forcée de prendre le bras du jeune homme pour se soutenir.

— J'étouffe, dit-elle : allons chercher le grand air, la solitude, j'ai besoin de vous parler encore ; il faut que je me justifie à vos yeux.

Ils descendirent le petit escalier qui se trouve au bout de la terrasse du côté de la place de la Concorde. La voiture de Saint-Girons attendait sur le quai ; ils y montèrent ensemble et se rendirent au bois de Boulogne.

## IX.

Le jour suivant, dans l'après-midi, Saint-Girons reçut par la poste la lettre que voici : « Amédée, il est des jours qui seraient profanés, s'ils avaient un lendemain. Nous nous

reverrons bientôt... Je serais perdue pour vous, si vous cherchiez à me connaître ; je vous supplie donc de ne rien tenter pour savoir qui je suis. Que vous importe mon nom, quand vous possédez mon âme tout entière?... Je dois, je veux rester pour vous toujours une inconnue. Je pars tout à l'heure. Ecrivez-moi ainsi : *Mademoiselle X. Y., à P... département de l'Oise, poste restante.* Je prendrai vos lettres tous les jendis et je vous répondrai exactement. Adieu, je vous dois le seul jour de bonheur que j'aie trouvé jusqu'ici dans la vie. Adieu. »

Cette lettre écrite, Cornélie fit en effet ses préparatifs de départ ; elle alla dire adieu à la comtesse Lambert, et quitta aussitôt Paris, sans attendre l'expiration de son congé, qui ne finissait que cinq jours plus tard.

— Pourquoi fuyait-elle ainsi ? Quel puissant motif la contraignait à s'éloigner de la réalité enivrante qu'elle avait si longtemps désirée, pour aller s'enfermer de nouveau dans un intérieur qui n'avait aucun charme à ses yeux, et retrouver un mari qui était loin de lui plaire ? Ce motif, il est tout entier dans la lettre que nous venons de transcrire : « Il est des jours qui seraient profanés s'ils avaient un lendemain. »

Si j'ai réussi dans la peinture du caractère de Cornélie, on ne doit pas s'étonner de sa résolution. Une femme ainsi faite, née pour les plus grandes choses et sans cesse aux prises avec les plus petites, s'abaisse au niveau de sa situation sans pour cela s'amoindrir jamais. Elle subit les nécessités qui l'accablent sans se laisser avilir à leur contact. Une telle femme peut mal faire, s'abandonner brusquement au délire de sa passion, mais chez elle ce n'est pas faiblesse, se donner n'est pas céder. Malgré l'émotion qui l'agitait, malgré le penchant qui l'entraînait vers Amédée de Saint-Girons, Cornélie n'en avait pas moins agi dans la plénitude de sa volonté, avec la connaissance entière de ses actes. Aussi, toujours maîtresse d'elle-même, n'avait-elle point trahi le mystère dont elle avait décidé de s'entourer : Saint-Girons ne savait rien de sa situation dans le monde, ni de sa position de famille ; il ignorait si elle était libre ou mariée. Elle avait même poussé la précaution jusqu'à cacher son prénom : pour lui elle se nommait Alexandrine. Ce n'était pas pourtant le seul désir de déguiser la vérité qui lui avait inspiré cette dernière dissimulation ; par un de ces scrupules de cœur toujours remplis

de délicatesse et de convenance, elle n'avait pas voulu qu'Amédée la désignât dans sa pensée de la même manière que faisait M. Pluchard.

Une faute commise les âmes faibles aiment à s'étourdir ; elles cherchent, en se livrant sans réserve à leur passion, à se faire illusion sur l'avenir ; les âmes fortes éprouvent au contraire un besoin de recueillement après la chute et veulent réfléchir en liberté afin de mieux sonder la profondeur et l'étendue de l'abîme où elles se sont volontairement précipitées. Voilà pourquoi Cornélie avait hâte de fuir Saint-Girons, pourquoi elle ne voulait le revoir qu'après s'être rendu compte à elle-même des conséquences que devait avoir pour elle le nouveau et périlleux élément qu'elle venait d'introduire dans sa vie.

Cornélie ne se fit aucune illusion, elle reconnut tout d'abord que cet amour ne lui donnerait pas le bonheur et ne ferait que jeter dans son existence, jusqu'alors monotone et inactive, une agitation incessante et fiévreuse : mais n'est-ce rien que de changer de supplice ? Une douleur d'un genre nouveau ne soulage-t-elle pas d'une douleur habituelle, comme un travail reposé d'un autre travail ? Cornélie n'avait rien à espérer que des douleurs dans l'avenir ; après toutes les misères mesquines qui l'avaient humiliée, harcelée, torturée jusque-là, elle éprouvait un sentiment d'orgueil à se voir enfin exposée à des dangers d'un autre ordre. Elle ne se repentait donc pas, mais elle regrettait profondément que cet amour ne fût pas venu plus tôt, car elle aurait voulu s'en faire gloire, tandis qu'elle était obligée de l'ensevelir dans un secret impénétrable.

Pluchard se montra naïvement joyeux de revoir sa femme, et comme ce retour devançait l'expiration du congé administratif, il l'attribua à l'empressement que Cornélie avait eu de rentrer sous le toit conjugal. Depuis lors, celle-ci usa moins que par le passé de la complaisance de Pluchard et s'occupa de nouveau du travail de bureau ; le jeudi surtout, elle était de la plus grande exactitude à trier le courrier de Paris.

Plier une grande passion aux petites exigences de la vie ordinaire est un fastidieux labeur de tous les jours, une fatigue de tous les instants. Cornélie se serait volontiers accommodée d'une lutte ouverte, d'une persécution barbare ; elle eut bravé la juste colère d'un époux outragé, et subi sa vengeance avec un héroïque courage, mais rien de tout cela ne l'attendait. Au